

Point critique

Raymond Bertin

Number 121 (4), 2006

La fin de la critique ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24340ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2006). Point critique. *Jeu*, (121), 5–8.

Éditorial

Point critique

Le théâtre, à son meilleur, est un art exigeant. D'abord à l'égard de ses praticiens, qui savent la constance de l'effort, du renoncement et de l'investissement émotionnel, psychique et physique – et bien souvent financier – demandés, généralement sans aucune garantie d'un soupçon de génie artistique ! Réalité que tout critique de théâtre a davantage à avoir vécu au moins une fois dans sa chair pour comprendre, à la base, ce qu'est le théâtre. Il suffit d'en avoir fait un peu, même en amateur, pour saisir

l'étendue de cette exigence, qui n'a d'égale que la joie de la communion avec le public (pour employer des termes judéo-chrétiens trahissant mon âge...) lorsque la magie opère. Exigeant aussi pour le public, qui apprécie qu'on ne le prenne pas pour plus idiot qu'il n'est.

Le public de théâtre, à son meilleur, aime qu'on le surprenne, qu'on le déstabilise par des formes nouvelles, qu'on le fasse réfléchir par un discours porteur, qu'on l'émeuve par un travail bien fait qui, chaque fois, renouvelle sa relation avec le théâtre. Cet amour qui ne va pas de soi, dans lequel chacun doit s'investir, est semblable à celui vécu par les critiques. Dans le cas de ces « spectateurs professionnels », c'est de passion qu'on devrait parler : il en faut pour assister soir après soir, semaine après semaine, année après année à des centaines de représentations de tous les styles et de tous les niveaux de qualité, du meilleur au pire et du pire au meilleur, la plupart du temps à mi-chemin entre les deux. Et pour trouver, vaille que vaille, quelque chose d'intelligent à en dire.

La critique, à son meilleur, est un art exigeant. Qui demande à ses praticiens un minimum de culture théâtrale (qui, en l'absence d'une formation académique spécifique, comme c'est le taine capacité d'analyse, un soupçon d'esprit critique et le courage de dire le fond de sa pensée ; et puis, autant que possible, du panache, du style, les mots pour l'écrire ! Surtout un immense amour désintéressé pour le théâtre et pour l'écriture journalistique, qui nourrit très mal ses pigistes (la plupart des critiques en sont, la précarité est leur lot). Au Québec, il faut sans doute ajouter à ces vertus essentielles une bonne carapace, un dos large imperméable aux récriminations des artistes contre « la » critique, bête noire mise tout ensemble dans le même sac.

La critique qu'on mérite

Il est vrai qu'en fait de diversité, dans le domaine de la critique de théâtre chez nous, il faudra repasser. On a trop souvent l'impression d'entendre une seule et même voix. Notre critique est consensuelle, n'est-ce pas le premier reproche à lui faire ? Les



Le critique Jean-Jacques Gautier, vu par Sennep. Illustration tirée de l'ouvrage de Daniel Couty et Alain Rey, *le Théâtre*, Paris, Bordas, 1995, p. 183.

grands médias sont peu nombreux, et dans le contexte de la société occidentale ayant atteint le plus haut degré de concentration de la presse – eh oui, c’est là un triste record québécois! –, il ne faut pas s’étonner qu’on repique textes et reportages, qu’on s’échange chroniqueurs et vedettes à l’intérieur des organes (télé, radio, journaux, magazines) d’un même groupe de presse, chaque voix devenant interchangeable. Les patrons des médias ont le gros bout du bâton, qui imposent les réductions d’espace rédactionnel en fonction des revenus publicitaires. Sévit alors une critique de qualificatifs : en trois paragraphes, les deux premiers consistant à résumer l’intrigue – c’est-à-dire à raconter l’histoire qui n’aura, souvent, plus l’attrait du mystère pour faire du lecteur un éventuel spectateur –, le volet critique se concentrera généralement dans le dernier paragraphe, où il faudra bien dire un mot – un seul, vive le dictionnaire des synonymes! – pour qualifier le travail du metteur en scène, la performance de chacun des interprètes, les trouvailles des concepteurs...

Évidemment, je généralise et devrais sans doute mettre quelques nuances dans mon analyse. Distinguer, par exemple, les médias écrits – parmi ceux-ci *Le Devoir*, qui se maintient généralement un cran au-dessus des autres – des médias électroniques. N’empêche. Pour le spectateur de théâtre potentiel – qui est, comme chacun sait, une spectatrice neuf fois sur dix –, souhaitant se faire une idée afin d’orienter son choix de spectacles, la rumeur est la même : il entendra des commentaires de chroniqueuse à la radio ou sa vedette préférée « livrer ses impressions » à la télé, avant de feuilleter son hebdo culturel gratuit où il lira les grands titres et le quotidien auquel il est abonné pour découvrir, après trois pages sur l’actualité télévisuelle, une petite critique en bas de page, sans photo, à la fin du cahier culturel... Ce qui contraste évidemment avec le papier préparatoire paru quelques jours plus tôt, abondamment illustré, où les artistes, surtout s’il s’agit de vedettes du petit écran, ont pu s’exprimer en profondeur sur leur démarche de création, leurs intentions, les défis relevés avec ce spectacle, et ainsi de suite.

Confusion des genres

On n’en a plus que pour les vedettes, le journalisme est devenu promotionnel, on fait de « l’info-pub », et le phénomène n’est pas que québécois. En lisant le dossier publié dans ces pages, sous le titre « La fin de la critique? », on verra que la situation au Portugal et au Royaume-Uni, pour citer ces deux exemples, n’est pas si différente de la nôtre. En septembre 2006, lors d’une table ronde sur la place de la relève artistique dans les médias montréalais¹, les intervenants mentionnèrent le cas de *la Dame aux camélias* du TNM, dont les deux interprètes principaux, Anne-Marie Cadieux et Sébastien Ricard, envahirent les écrans et les ondes, les pages couverture et intérieures de tous les médias sans exception, pendant une à deux semaines. Et chacun d’expliquer que, face à la concurrence des quotidiens du métro gratuits et d’Internet, les médias traditionnels paniquent, s’arrachent les parts de marché, veulent plaire à tout le monde et, pour cela, les vedettes sont un excellent levier. Sauf que les mêmes

1. La discussion eut lieu le 16 septembre au Collège de Maisonneuve, lors de la Journée interdisciplinaire de la relève artistique de Montréal, organisée par le Conseil des arts de Montréal et le Forum jeunesse de l’île de Montréal. Les participants étaient Marie-Christine Blais, de *La Presse*, Hugo Couturier, attaché de presse et responsable des publications et des projets spéciaux à l’École nationale de théâtre, Tristan Malavoy-Racine, de *Voir*, et Michel Vézina, d’*Ici*.

Pour certains spectacles hautement médiatisés, comme la Dame aux camélias qui ouvrait la saison 2006-2007 du TNM, la visibilité accordée au prépapier sera nettement plus considérable que celle dont jouira ensuite la critique, souvent perdue entre deux colonnes, sans photo.



Concours Gagnez des billets pour la pièce
L'écume des jours
et beaucoup d'autres spectacles
sur www.voir.ca



SÉBASTIEN RIARD & ANNE-MARIE CADIEUX
Les grandes voix de la scène

SPECIAL RENTRÉE CULTURELLE
Salons d'arts et spectacles
de l'automne

la Dame aux Camélias

LES TROIS ACCORDS

LE WEEK-END LE MERCREDI 10 SEPTEMBRE 2006

•CULTURE•

Une nouvelle série provocante pour Novem

PAUL LÉVIRON

Pour un théâtre provocant et de bon sens, le Compagnon Novem, qui appartient à l'écrivain Claude Lévesque, a une histoire qui se poursuit avec une certaine continuité. Le théâtre de ce collectif, sous la direction de Claude Lévesque, a toujours été un théâtre qui se veut engagé et qui se veut aussi un théâtre qui se veut accessible. C'est ce qui explique que le Compagnon Novem ait pu obtenir un statut de théâtre public en 1993 et qu'il soit aujourd'hui un théâtre qui se veut accessible à tous.

Une dame avec un passé

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Le Théâtre du Nouveau Monde présente la Dame aux Camélias de Alexandre Dumas fils, mise en scène de Claude Lévesque, avec Sébastien Riard et Anne-Marie Cadieux.

Le charme de l'ardeur contenue

LA MALADIE DE LA MORT

Le Théâtre du Nouveau Monde présente la Maladie de la Mort de Luigi Pirandello, mise en scène de Claude Lévesque, avec Sébastien Riard et Anne-Marie Cadieux.

jeu

Le jeu de Sébastien Riard et Anne-Marie Cadieux dans la Dame aux Camélias est un jeu qui se veut engagé et qui se veut aussi un jeu qui se veut accessible. C'est ce qui explique que le Compagnon Novem ait pu obtenir un statut de théâtre public en 1993 et qu'il soit aujourd'hui un théâtre qui se veut accessible à tous.

Chostakovitch à La Chapelle

Le Théâtre La Chapelle présente la Symphonie n° 10 de Dmitri Chostakovitch, dirigée par le chef d'orchestre Valery Gergiev.

Digimar, prise 2

Le Théâtre du Nouveau Monde présente Digimar, prise 2 de Claude Lévesque, avec Sébastien Riard et Anne-Marie Cadieux.

• A LA TELEVISION •

| Programme | Heure | Chaîne |
|---------------------|-------|--------|
| LES TROIS ACCORDS | 20h30 | TV |
| LES FRANÇAIS TERRÉS | 21h30 | TV |
| LES FRANÇAIS TERRÉS | 22h30 | TV |
| LES FRANÇAIS TERRÉS | 23h30 | TV |

NOS CHOIX CE SOIR

LA VIE EN VERT

Le Théâtre du Nouveau Monde présente La Vie en Vert de Claude Lévesque, avec Sébastien Riard et Anne-Marie Cadieux.

Martial BOUCHER RECHERCHE UN DIALOGUE

Le Théâtre du Nouveau Monde présente Martial Boucher Recherche un Dialogue de Claude Lévesque, avec Sébastien Riard et Anne-Marie Cadieux.

vedettes qui se répètent sur toutes les tribunes, n'est-ce pas alors la meilleure façon pour ces publications de se tirer dans le pied? Tôt ou tard, le public se lassera et cherchera sa nourriture ailleurs, dans de petites feuilles de chou alternatives (ou dans quelque périodique culturel, dont la périodicité, justement, n'autorise pas un arrimage à l'actualité). Après le rouleau compresseur promotionnel, avez-vous entendu un discours critique indépendant, détaché des liens affectifs unissant le journaliste et l'artiste et, en arrière-fond, des intérêts pécuniaires liant le média et la compagnie théâtrale?

Il semble bien que ce degré zéro de la critique fait l'affaire des théâtres, surtout les gros qui ont de grandes salles à remplir, autant que celle des entreprises de presse. Tout se passe comme si on n'en voulait pas, de critique – un mot à peu près disparu, d'ailleurs, de l'univers télévisuel et radiophonique, où l'on préfère pratiquer la confusion des genres en demandant à un artiste d'une autre discipline ou à un représentant du public de s'exprimer sur un spectacle plutôt que de faire appel à un critique patenté dont on redoute... quoi, au juste ? Le pouvoir de vider la salle, peut-être ? Lieu commun qui n'a plus grand sens dans le contexte actuel. Entre le pouvoir qu'il a de faire vendre des billets et son devoir de départager le bon du moins bon, le critique balance...

« Entre le discours promotionnel des artistes et celui, parfois balbutiant, des spectateurs d'un jour, le discours critique est évacué. [...] Quant aux compagnies théâtrales, heureuses d'être débarrassées d'experts empêcheurs de tourner en rond, elles se contentent de cette nouvelle cacophonie dans la mesure où cela ne met pas en péril leurs campagnes de promotion. Plus : elles y contribuent en distribuant allègrement des billets gratuits », comme l'écrivait Michel Vaïs dans son récent ouvrage². Ne peut-on craindre qu'au bout du compte, ce sont les artistes qui payeront pour ce vacuum discursif, cette absence de débats qu'ils auront contribué à créer autour de leurs œuvres ?

RAYMOND BERTIN

2. *L'Accompagnateur. Parcours d'un critique de théâtre*, Montréal, Éditions Varia, 2005.